

Mon frère l'incroyant



Alain Pinoges / Ciric

Dire aujourd'hui que le catholicisme a perdu, dans notre société occidentale, la capacité de définir croyances, pratiques, règles de comportement et normes morales est une évidence. La chute du nombre de baptêmes, de mariages, d'ordinations presbytérales est là pour nous rappeler la fragilité de la présence de l'Église dans notre société. Cependant si le taux de pratique régulière avoisine les 8%, ce sont bien 81% des Français qui se disent catholiques. Ainsi le poids de l'Église ne peut plus être mesuré par le nombre de pratiquants mais par la mobilisation de « fidèles » lors de moments particuliers. Nous savons bien que nos églises se remplissent plus à la messe des rameaux que pour un dimanche du temps ordinaire. Les funérailles sont aussi des temps de rencontres avec des « fidèles » qui reviennent à l'Église le temps de dire « adieu » à un proche, un ami, etc.

L'image du diacre se tenant à la porte de l'église pour accueillir ceux qui « passent » nous a conduits à travailler cette question dans un dossier qui s'articule autour d'une analyse sociologique des croyances de nos contemporains, d'une expérience pastorale dans un sanctuaire qui accueille chaque année un million de personnes et d'une approche théologique de la relation entre croyant et athées.

La lecture de ce dossier vous conduira à constater que s'il y a prise de distance avec l'institution, la soif spirituelle ne s'est jamais autant exprimée. Si cet intérêt grandissant pour les questions de sens n'est pas aujourd'hui un retour vers le catholicisme, laissons-nous interroger par ceux qui sont préoccupés par ces questions spirituelles. La pire erreur serait autant de camoufler notre foi que d'apporter des réponses toutes faites dans un dialogue où il convient d'avoir l'humilité de dire « les choses autrement » et non de « dire autre chose ». ▀

Bruno Adet

Approche sociologique

Face à l'évolution des croyances et des valeurs

Après quelques années d'observation et de pratique de la presse chrétienne nationale et locale, Frédéric Fonfroide de Lafon a rédigé récemment un document sur l'évolution des croyances des Français. Nous vous proposons ici un passage que nous avons sélectionné. Il nous invite à prendre conscience que, dans une société en perte de référence culturelle et de mémoire religieuse, il convient de « dire les choses autrement » et non de « dire autre chose ».

Dans une communication récente, Yves Lambert⁽¹⁾, directeur de recherche au CNRS et membre d'un groupe de sociologie des religions, s'attarde à décrire les principaux types de chrétiens. Il introduit de ce fait la notion d'un christianisme que je me permettrai d'appeler « pluriel » pour faire référence à des situations sociales récentes et, en ce qui nous concerne, à un cœur de cible éclaté. C'est en effet par l'angle de la cible que nous aborderons notre propos, en essayant de souligner les diffé-

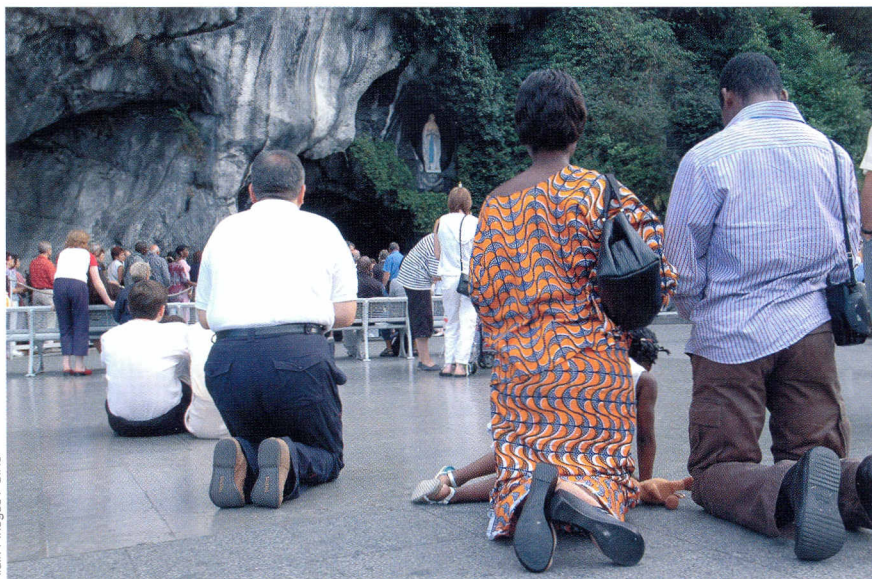
rents rapports au christianisme : pratiquants irréguliers, sympathisants, non croyants.

Pour commencer, rappelons-nous que jusqu'en 1970, la cible était assez homogène. La communication catholique passait par une structure sociale pyramidale. La présence des prêtres dans les paroisses permettait le quadrillage de tout le terrain. La surface des diocèses était alors complètement couverte et l'opinion publique, sympathique ou hostile, percevait ce dispositif. Depuis cette date, le nombre des

prêtres diocésains a diminué de moitié (41 000 en 1965, 18 800 aujourd'hui) contribuant à la disparition de ce qu'on appelle la civilisation paroissiale.⁽²⁾

Aujourd'hui, la mouvance de l'action catholique a disparu et la communication du monde catholique passe, comme la communication sociale, par des réseaux (associations, catéchèse, aumôneries, mouvements). Parallèlement, dans notre société, qui réserve une place de choix à l'individualisme et à l'émotion, la référence à une communauté, à une institution, à une démarche de foi s'est trouvée déplacée. Dans leur ouvrage⁽³⁾ *Où sont passés les catholiques ?*, Colette Muller et Jean-René Bertrand mettent en évidence la multitude des réseaux et des innovations, montrant la complexité de la réalité du catholicisme en France.

Les sondages fournissent des indicateurs qui nous permettent de mesurer les attitudes religieuses en France, le taux de pratique, les notions d'appartenance et de croyance. Au-delà des chiffres, ils introduisent également les premiers constats sur les comportements qui nous intéressent. Rappelons d'abord les chiffres clefs :



Alain Pinoges / Cifric

À Lourdes, la diversité des pèlerins reflète la grande variété des chemins spirituels de notre monde contemporain.

Sur les attitudes religieuses, on note une désaffection profonde pour les formes institutionnalisées du catholicisme. Pour Hervé Legrand, o.p., professeur à l'Institut catholique de Paris, le catholicisme a perdu dans une mesure sans précédent, et que l'on peut quantifier, la capacité de définir croyances et normes morales non seulement pour la société mais, plus significatif encore, pour ses membres, et il n'est plus en mesure de leur prescrire efficacement des pratiques et des règles de comportements obligatoires⁽⁴⁾.

Les baptêmes sont passés de 574 574 en 1975 à 380 093 en 2000. Cette mesure sur 25 ans fait apparaître une chute du nombre de baptêmes avoisinant les 40 %. Une dégradation qui entraînera, à cours terme, l'extinction de la chaîne classique de transmission. Avec moins de 18 500 prêtres à la fin de l'année 2005, la pénurie devient une évidence pour tous. La crise des vocations s'accompagne d'une « chute » préoccupante de prêtres dans les années suivant leur ordination.

La pratique dominicale baisse depuis la fin de la seconde guerre mondiale, c'est un fait, mais ce constat doit être nuancé par l'augmentation constante des pratiques irrégulières et occasionnelles.

Dans leur livre, *Le Christianisme en accusation*⁽⁵⁾, Marc Leboucher et René Rémond introduisent cette nuance en rappelant que la force des partis politiques ne se mesure pas en comptabilisant les militants qui vont aux réunions, mais à la mobilisation aux élections. Ils proposent donc que le poids de l'Église ne soit pas mesuré par le nombre de pratiquants mais par la mobilisation à des moments particuliers. Le dernier sondage CSA/La Croix 2004⁽⁶⁾, qui reprend la même approche que le sondage de 2001 (offrant ainsi un instrument de comparaison) permet de schématiser la pratique des français :



Comme Mercier / Cnic

■ **Les démarches de la piété populaire traditionnelle sont toujours très présentes.**

7,7 % sont catholiques pratiquants réguliers (au moins une fois par mois), ce qui représente environ 5 millions de personnes; 15,2 % sont pratiquants irréguliers; 41,4 % sont catholiques non pratiquants; 27 % sont sans religion; 8,7 % ont une autre religion.

Quant à l'appartenance, à la question : « *Pouvez-vous me dire quelle est votre religion si vous en avez une ?* » : un sondage Sofres de 1986 donne 81 % de Français qui se disent catholiques. Un sondage CSA de 1994 donne 67 % des français qui se disent catholiques. Un sondage CSA / La Vie – Le Monde⁽⁷⁾ de mars 2003 donne 62 % de Français qui se disent catholiques. La dernière enquête sur les valeurs des français⁽⁸⁾, réalisée en 1999 montre que la diminution de l'appartenance religieuse continue.

Sur la croyance, le sondage CSA / La vie - Le Monde⁽⁹⁾, montre également une augmentation du souhait de vivre sa religion indépendamment des Églises. Pour 77 % des français (contre 71 % en 1994), la foi fait partie de la sphère privée. C'est une démarche intime peu collective, choisie et non transmise. 60 % des français disent croire en Dieu de manière certaine ou de manière probable.

Les chrétiens pratiquants réguliers croient en Dieu, prient et trouvent dans la religion un soutien quotidien, un sens à leur vie. Ils sont 73 % à croire en un Dieu personnel et 78 % à croire au péché. Les chrétiens pratiquants irréguliers sont moins attachés aux rendez-vous, aux cérémonies. Ils sont 37 % à croire en un Dieu personnel et 38 % à croire à une sorte d'esprit ou de force vitale. Quant aux autres croyances, ils sont 37 % à croire au paradis et 22 % à l'enfer. Les chrétiens non-pratiquants sont moins nombreux à croire en Dieu : 21 % croient en un Dieu personnel, 37 % à une sorte d'esprit ou de force vitale et 27 % s'interrogent. Mais ils sont beaucoup plus attachés aux rendez-vous, notamment aux funérailles (72 %). Il est à noter que la mesure des croyances des athées convaincus fait apparaître une typologie proche des chrétiens non-pratiquants et 31 % déclarent prier.

L'analyse statistique de la pratique, de l'appartenance et de la croyance fait donc apparaître une évolution distincte de ces trois composantes.

A partir des enquêtes consacrées aux valeurs, les sociologues des religions et les philosophes nous proposent une série de constats dont je retiens aujourd'hui quel-



Comme Mercier / Cric

Chartres: le labyrinthe de la cathédrale. Le jour du solstice d'été de nombreuses personnes viennent pour communiquer avec les forces géo-cosmiques.

ques données qui serviront directement notre sujet.

Dans son analyse sur les nouveaux comportements, Danièle Hervieu-Léger⁽¹⁰⁾, sociologue de renom, récemment élue présidente de l'École des hautes Études, dessine trois portraits: le « croyant pratiquant », qui conçoit sa participation à la vie de l'Église, en particulier sa pratique religieuse, comme allant de soi, régulière dans l'espace et dans le temps et régulée par l'Église. Le « pèlerin », qui se considère membre de l'Église, mais décide lui-même du temps et du lieu de sa pratique. Il considère cette possibilité de choix comme normale. C'est donc un pratiquant ponctuel, irrégulier, mobile avec une préférence pour les moments extraordinaires, les rassemblements sortant de la routine ou de la normale. Le « converti », qui rompt avec son passé: un passé hors de l'Église, un passé dans une autre religion, un passé où il avait abandonné la foi de son enfance. L'augmentation du nombre de catéchumènes (1000 baptêmes par an en 1980, 11 000 aujourd'hui) témoigne de ce phénomène de conversion qui

touche des individus en attente de valeurs qui font sens.

Jean-François Barbier-Bouvet⁽¹¹⁾, sociologue des religions, pointe deux déplacements: un déplacement du précis vers l'imprécis, un déplacement de la manière de croire. La croyance en un Dieu personne, qui était tout à fait dominante dans l'univers catholique il y a une vingtaine d'années, tend à baisser au profit d'une définition plus vague d'un Dieu énergie, d'une force surnaturelle. L'augmentation des croyances para-religieuses, constitue un autre indicateur. Astrologie, télépathie, voyance, porte-bonheur, fournissent les bons sujets de la presse féminine et remplissent les petites annonces des magazines tendances. Mais là aussi une certaine distance est à prendre. Il s'agit bien souvent de croyances parallèles où se côtoient intérêt, mode et curiosité. Ça ne peut pas faire du mal d'y croire. Elles sont d'ailleurs moins répandues chez les chrétiens pratiquants et chez les athées convaincus, c'est-à-dire chez ceux qui possèdent une pensée plus structurée.

Dans une société en attente de

repère, devons-nous laisser les charlatans le soin de donner des réponses à ces questions de sens? La possibilité est offerte à l'Église d'affirmer clairement des positions étayées par un message évangélique. Ces déplacements montrent bien combien le rapport au christianisme est divers, individualisé, à la carte. Pour Yves Lambert⁽¹²⁾, il est éclairant d'examiner quelle proportion d'individus satisfait à la fois aux quatre conditions suivantes qui devraient, semble-t-il, constituer un noyau chrétien minimal: pratiquer au moins une fois par an (en dehors des cérémonies), croire en Dieu, croire au péché, croire en une vie après la mort. Seul 31 % de ceux qui se disent Chrétiens se retrouvent dans ce noyau. (61 % chez les pratiquants réguliers, 18 % chez les pratiquants irréguliers).

Ceux qui ont vocation à porter une parole de la communauté chrétienne dans la cité, auront donc à gérer cette diversité et la méconnaissance qui découle de la non-transmission des valeurs fondamentales. Méconnaissance qui reflète en réalité deux situations: l'oubli chez les plus de 35

Il y a de notre part un gros travail d'analyse et de discernement à entreprendre pour mesurer qu'il y a deux manières de « ne pas savoir »

ans et l'ignorance chez les plus jeunes. Jean-François Barbier-Bouvet⁽¹³⁾ émet l'hypothèse que la méconnaissance est en train de changer progressivement de nature et pas seulement d'élargir son territoire: au fils des générations nous sommes en train de passer d'une situation dominante d'oubli, à une situation dominante d'ignorance.

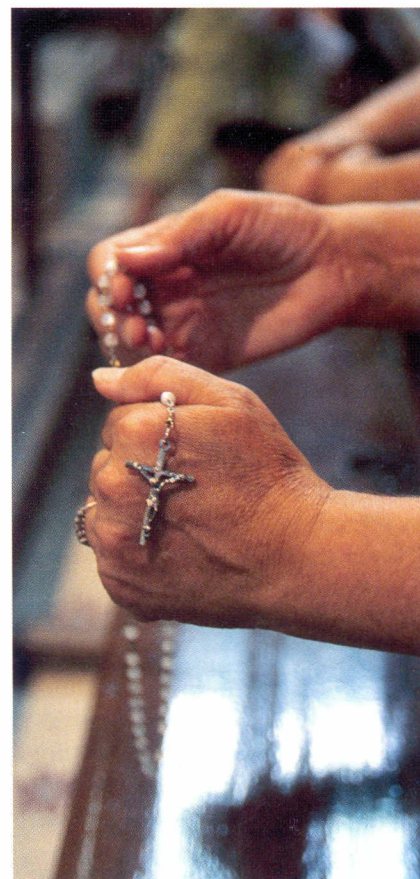
Il est intéressant, d'ailleurs, de noter que l'on peut observer concrètement ce phénomène sur les lieux de pèlerinages. A Lourdes, par exemple, sur les six millions de visiteurs annuels, un million participe à un pèlerinage organisé, un million entreprend une démarche personnelle et quatre millions débarquent « comme ça ». Ceux qui sont dans l'oubli, réintègrent la « famille » par le biais de démarches purement religieuses. Ceux qui sont dans l'ignorance sont en attente spirituelle et ont besoin d'être accompagnés. En terme de communication d'Église, on voit bien que les sujets religieux ne pourront pas être traités de la même manière en fonction du public. Dans une situation d'oubli, il faudra réactiver le connu et expliquer au public ce en quoi il croit. Dans une situation d'ignorance, il faudra développer de vraies notions de culture religieuse: la signification de l'Avent, de Noël, du Carême... l'initiation aux gestes et aux symboles (les rameaux, l'élévation, le signe de croix), en prenant soin de livrer une connaissance dans un contexte.

Il y a de notre part un gros travail d'analyse et de discernement à entreprendre pour mesurer qu'il y a deux manières de « ne pas savoir » et pour référencer ce qui est de l'ordre du « niveau de compréhension » et ce qui est de l'ordre de « la barrière ».

Frédéric Antoine⁽¹⁴⁾, professeur à l'université catholique de Louvain, insiste sur le travail que nous avons à faire, dans la presse catholique (qu'elle soit nationale, régionale ou locale), sur le vocabulaire, les équivalences, les mots, les métaphores, l'emploi du *je* et du *nous*. Mais il faut aussi, insiste-t-il⁽¹⁵⁾, dépasser le langage. On doit reconnaître l'absence d'enracinement de transmission de la culture « d'avant » auprès des générations « d'aujourd'hui ». Il faut se résoudre à accepter que la culture et l'expression religieuse ont perdu leurs sens.

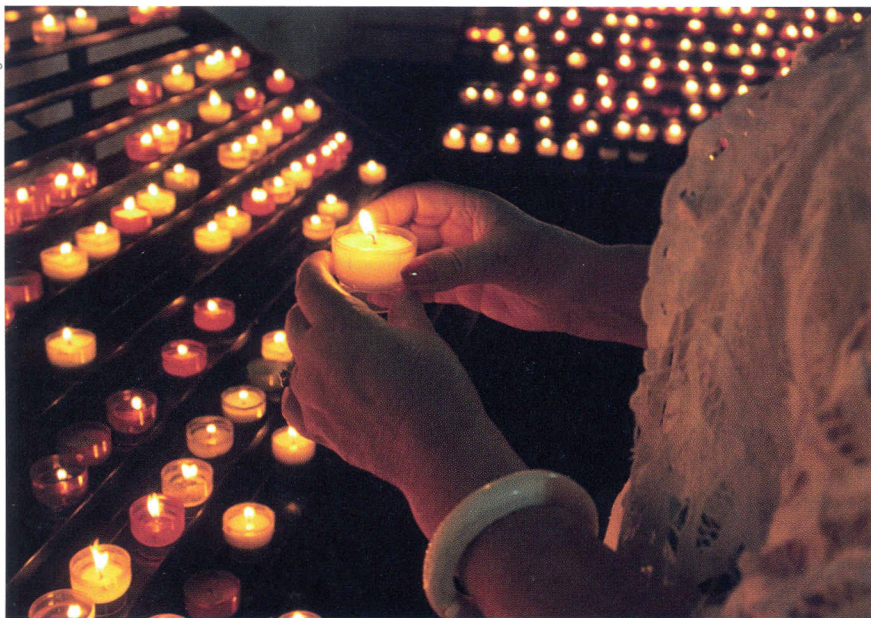
Ce point de vue est essentiel pour comprendre que nos efforts de vocabulaire seront vains si nos interlocuteurs ne comprennent pas le sens de ce que nous leur disons. Le problème n'est pas la complexité du langage religieux mais l'absence de proximité et de familiarité éprouvées à son égard. Parallèlement, la quête de sens ne s'est exprimée aussi fortement qu'aujourd'hui. En témoigne l'intérêt suscité par toutes les productions qui touchent à la spiritualité. Chacun des livres de Paulo Coelho fait un tabac et les rayons des librairies regorgent d'ouvrages sur le cheminement personnel.

En moins d'une génération le mot « spiritualité », qui était réservé au strict domaine de la religion, s'est étendu de tous côtés, touchant des multitudes d'individus dans une grande diversité de situations. *La spiritualité est de retour* nous annonce Bernard Descouleurs⁽¹⁶⁾ dans son ouvrage *Repères pour la spiritualité*. C'est sans nul doute un phénomène de société qui crée un nouveau paysage religieux, caractérisé par un vigoureux retour de la question métaphysique « pourquoi ? » à l'heure où la science répond sans hésitation au « comment ». Si les sciences et les techniques avancent, l'homme a peine à se pencher sur lui-même et s'affronte à la difficulté de trouver un sens à sa vie. Signe des temps, les étudiants délaissent la physique au profit des sciences de la vie. A Paris VI, par exemple, les inscriptions en physique ont chuté de 40 % en dix ans.



Corinne Mercier / Circo

La culture chrétienne traditionnelle doit comprendre les nouveaux paysages religieux.



La quête de sens est aujourd'hui plus que jamais individuelle.

Mais dans cette béance se sont engouffrés le meilleur et le pire. La quête spirituelle ne peut pas et ne doit pas être confondue avec le seul développement personnel. Notre message, qui se veut une parole de proximité, de lien entre des hommes et des femmes, doit insister sur la nature profonde de la spiritualité, cette sorte d'alchimie de l'être humain, capable d'additionner et de mêler l'intériorité, porteuse de la quête de l'absolu, la résistance, matrice de la liberté de l'esprit et l'ouverture à l'autre, garantie de ne pas se replier sur soi.

Prenons donc conscience que nous sommes devant des publics, devant des lecteurs, dont la première soif est une soif spirituelle et qui n'ont plus de ressource à leur disposition.

Nous sommes dans un monde désenchanté, alimenté par une société de divertissement qui fait abstraction du manque et n'intègre plus la mort. Le divertissement nous détourne des questions existentielles nous disait Blaise Pascal. Nous vivons avec des techniques (télé, médicaments) qui nous permettent de zapper nos questions existentielles. Pourtant nous sommes tous confrontés un jour ou l'autre à ces questions.

La recherche d'espérance, de bonheur, de sagesse est porteuse d'une soif de spiritualité. Mais attention, cet intérêt pour les questions de sens, ce retour au spirituel n'est pas un retour vers le catholicisme. Il se fait en dehors de toute structure d'Église. C'est donc un enjeu formidable pour l'Église et pour notre démarche, mais nous devons mesurer les grandes mutations: nous devons aujourd'hui porter une parole à des hommes et des femmes « religieux » mais incroyants. A des hommes et des femmes qui ont besoin de repères et de balises, qui ont besoin de témoins et de guidance spirituelle, qui ont besoin de sacralité, de mystique et de dimension esthétique, qui ont enfin besoin d'outils pour nourrir leur démarche, il convient d'adapter notre proposition pour porter une parole dans le monde d'aujourd'hui. (Cf. *Lettre aux catholiques de France*).

Dans une société surinformée, invitons nos équipes à donner du sens et rappelons qu'à travers un enracinement local la spiritualité prend un engagement social. Dans un numéro spécial consacré à la quête spirituelle, Jean-Paul Guetny, directeur de *l'Actualité des Religions*, écrivait: « la spiri-

tualité du siècle qui commence accordera de plus en plus de place à l'individu. Elle mettra l'accent sur la force de l'esprit plus que sur les organisations religieuses (...) Mais elle aura son juge de paix, toujours le même: non pas l'intensité de l'émotion, ni les transports mystiques, ni les prouesses spéculatives, mais la compassion et la solidarité en acte. C'est ce que j'appelle l'engagement social de la spiritualité. » ■

Frédéric Fonfroide de Lafon,
mars 2005

(1) Yves Lambert, membre du groupe de sociologie des religions au CNRS, dans la revue *Futurible* N° 277, juillet-août 2002, Les valeurs des Européens.

(2) Joël Morlet, *Le dispositif spatial et temporel de l'Église remis en question*, La Maison Dieu, 2002.

(3) Colette Muller et Jean-René Bertrand, *Où sont passés les catholiques?*, DDB, 2002.

(4) Hervé Legrand, *L'état de l'Église catholique en France*, dans *Académie Internationale des Sciences religieuses*, Éditions du Cerf, 2003,

(5) Marc Leboucher et René Rémond, *Le Christianisme en accusation*, DDB 2000.

(6) Sondage CSA-La Croix réalisé auprès de 18 068 personnes, publié dans le numéro du 24 décembre 2004.

(7) Réalisé auprès de 1 000 personnes en mars 2003 et publié conjointement par *La Vie* et *Le Monde* le 17 avril 2003

(8) Résultats extraits de l'enquête sur les valeurs des européens, réalisée à l'initiative de l'European Values Survey et l'Association pour la recherche sur les systèmes de valeurs (ARVAL) en 1999.

(9) op.cit. (14)

(10) Danièle Hervieu-Léger, *Le pèlerin et Le converti*, Flammarion 1999

(11) Jean-François Barbier-Bouvet, Actes des journées d'études François de Sales 2001

(12) op. cit. (1)

(13) Jean-François Barbier-Bouvet, *Connaissances, méconnaissances et ignorance religieuses aujourd'hui*, à paraître dans la revue *Esprit*.

(14) Dans sa conférence sur le vocabulaire dans les médias, journées d'études François de Sales, 2002

(15) Frédéric Antoine, *Le grand malentendu / l'Église a-t-elle perdu la culture et les médias?* DDB 2003

(16) Bernard Descouleurs avec la collaboration de Jean Vernet, *Repères pour la spiritualité*, DDB 2002.

Approche pastorale

La Bonne Mère, symbole de tous les Marseillais

Le Père Bertochi est Recteur de la Basilique de Notre-Dame de la Garde. À la fois lieu de prière et symbole évocateur d'une cité, ce sanctuaire marial est un lieu de rendez-vous pour de nombreuses personnes, pèlerins et touristes, croyants et non croyants. Il nous invite à une grande humilité dans l'accueil de diverses expressions de Foi.

C'est vrai qu'il y a un lien étroit entre Marseille et Notre-Dame de la Garde. Il suffit de regarder les illustrations des livres ou des journaux, les informations à la télé, les logos de certaines sociétés. Chaque fois que l'on veut rappeler Marseille, c'est la silhouette de la Basilique, au sommet de sa colline, qui se détache sur le fond de l'image. Pour nous cette silhouette évoque la Vierge Marie, un sentiment religieux. Pour beaucoup, les «étrangers», c'est simplement «Marseille», comme la Tour Eiffel c'est Paris, le Pain de Sucre,

Rio de Janeiro, et la statue de la Liberté, New-York. C'est sans doute vrai. Pour les Marseillais, tous les Marseillais, c'est, consciemment ou non, beaucoup plus. Les marins qui arrivent à Marseille voient en premier la colline et sa chapelle. Et pour ceux qui quittent le port, c'est la dernière image qu'ils ont de la cité. Et avec les marins et les pêcheurs, comme tout Marseille vit du port, ce sont tous les Marseillais qui se tournent vers elle. Au début, il y a eu la foi d'un homme de Marseille, Maître Pierre, une foi communicative qui devient vite la foi de tous les Marseillais. C'est bien

cela le miracle de Notre-Dame de la Garde, «la Bonne Mère». Il nous reste à voir comment, aujourd'hui, les Marseillais, qu'ils soient visiteurs ou pèlerins, peuvent se sentir chez eux, se sentent chez eux, à Notre-Dame de la Garde. Comment, même ceux qui ne font que la voir de loin, se «l'approprient».

Des ex-voto de toutes sortes

Nous pouvons faire le tour des ex-voto. Certains sont très anciens. Beaucoup ont été offerts par des Marseillais qui ont voulu remercier Notre Dame, et à travers eux c'est la vie de tout Marseille qui s'exprime. Il y a, par exemple, un plat en cuivre, fait au Maghreb. Un soir, en quittant l'accueil un chapelain l'a trouvé, avec un simple mot: «Madame de la Garde, merci beaucoup». Il est probablement offert par une femme musulmane (ou un homme, pourquoi pas ?) de Marseille... Les femmes sont très nombreuses à venir prier «Myriam», et elles aussi se sentent bien auprès de la Bonne Mère. Il y a également le fanion de l'OM, une autre image de la ville de Marseille. C'est en 1984, que son président d'alors, Jean Carrieu, accompagné de toute une délégation du club, est venu remercier la



«La Bonne mère» reste la confidente privilégiée des marseillais.

Bonne Mère après la remontée de l'O.M. en première division... Que faut-il penser de ce geste ? Certains crieront à la superstition ou à la recherche de publicité. Peut-être ! Mais les participants avaient bien compris que rien d'important ne pouvait se faire à Marseille sans l'intervention de la Bonne Mère. Par leur démarche, ils se sont fait les interprètes et les témoins de la confiance populaire.

Confiance en Marie

Il y a eu aussi deux casques de moto. En 1952, Jean Tavan, un Marseillais, a eu l'idée d'une concentration motocycliste le lundi de pentecôte. Il venait d'avoir un grave accident, et il déposait en ex-voto son casque auquel il devait d'être en vie (sans doute que pour lui, il le devait aussi à Notre Dame). Quelques années après, en 1961, son fils renouvelait ce geste, après un grave accident, lui aussi. Les organisateurs ont voulu que Notre Dame de la Garde soit proclamée patronne nationale des motocyclistes. Chaque année je les accueille. Nous sommes à la 41^e concentration motocycliste. Il y a toujours une grande écoute, un grand respect, et un climat d'amitié et de sympathie. Un peu moins nombreux, mais avec tout autant de sérieux, les cyclistes viennent chaque année le lundi de Pâques. Nous proposons aux personnes qui s'arrêtent à la crypte de laisser des « intentions de prière ». C'est révélateur de ce qu'ils sont, et surtout de ce que Notre Dame de la Garde est pour eux. Il y en a entre trois cents et quatre cents par semaine. Je n'ai pas fait d'étude scientifique sur cette question, qui pourrait peut-être intéresser un sociologue. Mais en relisant ces billets, j'ai noté quelques points. Sur la forme, d'abord. Il n'y a pratiquement pas de « rigolos », trois ou quatre peut-être par semaine. Les phrases sont spontanées et sans recherche. Le style est des plus simple, et souvent maladroit. Il y a souvent plein de fautes d'orthographe. L'écriture

n'est pas raffinée, bien souvent mal formée et peu lisible. Pour le fond, ce sont surtout des demandes. Beaucoup, plus souvent pour les autres (familles, amis) que pour soi-même. Des demandes pour retrouver la santé, pour trouver du travail, pour sortir de la drogue ou de la prison, pour avoir un peu de bonheur, un peu d'argent, pour une bonne éducation des enfants, pour être aimé de celui (ou de celle) qu'on aime... Mais il y a aussi des mercis, pour une grâce obtenue, ou tout simplement pour ce que l'on vit. Ce qui ressort surtout, c'est une grande confiance. Confiance en Marie, la Bonne Mère. Elle a une place toute particulière dans le cœur de ceux qui laissent ainsi leurs intentions. Ce sont des gens de tous les âges : des grands-mères et de jeunes enfants. Il y a des croyants, catholiques, et aussi musulmans (ou musulmanes). Il y a aussi des incroyants. En 1996, pour la revue que nous publions, j'ai voulu relever quelques intentions, choisies dans une semaine du mois d'avril. J'en reprends quelques-unes ici :

« Mon papa ne s'occupe pas de moi. Je suis triste. » Nadii.

« Je ne pense pas avoir la foi, mais ici, en ce grand jour de mistral, j'ai trouvé un abri et un refuge dont je n'estimais pas les richesses. Ma prière est que cet endroit reste encore longtemps ouvert pour que l'art soit au peuple et que l'on puisse se recueillir. Ici, je n'ai point trouvé la foi, mais j'y ai trouvé une lumière inoubliable. Je ne suis pas un des vôtres, mais je ne fais pas semblant non plus... Maintenant, si vous pouvez faire quelque chose pour moi... »

« Pour mon fils Marcel, qui est malade et qui est drogué. Aide-le, Vierge Marie. Merci »

« Notre-Dame de la Garde, Jésus, Marie, Joseph, aidez-nous, Véronique et Alain, à pouvoir faire notre vie comme Dieu le veut. Vous le savez, je ne suis pas différent des autres, ce n'est pas par un

Respecter toute démarche

« Ceux qui se scandalisent parce que des croyants non-chrétiens ou des indifférents viennent faire brûler un cierge, ont tort de se scandaliser. Cette démarche n'est-elle pas une réponse, mal formulée peut-être, (mais sommes-nous toujours au clair avec nos démarches de croyants ?) à un appel mystérieux de Dieu ? N'y a-t-il pas dans cette démarche l'expression d'une foi en une présence accueillante et aimante ? »

Cardinal Robert Coffy

prénom que l'on doit catégoriser une personne. Je vous prie, Notre-Dame de la Garde, pour que les parents de Véronique acceptent ma présence. L'amour que nous avons l'un pour l'autre est inégalable. Faites quelque chose pour que l'on puisse continuer à s'aimer et que ses parents m'acceptent. Ali, appelé Alain. Je vous aime, Dieu. »

La vierge veille

Que dire du nombre important de cierges et de veilleuses qui brûlent ? Il faudrait parler aussi de la foule qui vient tous les dimanches, les jours de fête, et en particulier le 15 août. Souvent ce sont des Marseillais qui invitent leurs parents et leurs amis de passage à monter à la Bonne Mère... comme on fait visiter quelque chose qui nous appartient. Des gens sont heureux de voir Notre-Dame de la Garde de leur balcon, de la retrouver dans l'encadrement de la fenêtre de la clinique où ils sont hospitalisés. Dans cet attachement des Marseillais pour la Bonne Mère, il y a comme un germe d'espérance. Avec Marie, nous pouvons garder confiance : elle prépare le terrain sur lequel le Semeur pourra semer le bon grain. ▀

Père Antoine Bertochi,
recteur du sanctuaire

Approche théologique

Se laisser interroger par les athées

Faudrait-il en rester au constat de l'indifférence grandissante ? L'indifférence est l'absence, qui peut être une absence totale d'intérêt, pour cette « préoccupation de l'ultime » où Paul Tillich voyait l'essentiel de la démarche religieuse. L'athée au contraire s'intéresse à la question de Dieu. Il y répond par la négative. Dans la rencontre d'hommes et de femmes dont nous partageons les centres d'intérêt humains, nous ne pourrions témoigner du Dieu de Jésus que si nous savons voir où s'origine cette négation.

A une époque où l'Église conservait un mode de présence plus efficace dans la société, nous avons connu des formes d'athéisme qui s'inscrivaient dans des explications globales du monde et de l'histoire. Dans les années 1940 le grand théologien Henri de Lubac écrivait *Le drame de l'humanisme athée*. Par rapport au christianisme il s'agissait bien d'un humanisme alternatif. Du moins tel était le projet. Jean-Paul Sartre écrivait pour sa part *L'existentialisme est un humanisme*. Dans les faits c'est surtout le marxisme qui a retenu l'attention des chrétiens, tant la cause de la justice sociale mobilisait sur le terrain « celui qui croyait au ciel » et « celui qui n'y croyait pas ».

Ensemble devant le mal

Cet athéisme militant s'est estompé avec les idéologies dont il était le ressort. « Fin des grands récits », a-t-on diagnostiqué. Fin du mythe du Progrès triomphant. Auschwitz et le Goulag ont porté un rude coup à ces « religions séculières », ainsi que les qualifiait Raymond Aron. Nous voici devant

une société où les certitudes se sont raréfiées. Y compris celles des athées, car il y a encore des athées. Mis à part l'un ou l'autre cas d'un déchaînement polémique tel que celui de Michel Onfray (*Traité d'athéologie*), la tonalité générale est à la modestie. Pour s'en tenir à un seul nom, André Comte-Sponville présente son athéisme en établissant entre croyant et incroyant une symétrie empreinte d'humilité : « Si tu rencontres quelqu'un qui te dit : « Je sais que Dieu n'existe pas », ce n'est pas un athée, c'est un imbécile. Et de même, si tu rencontres quelqu'un qui te dit « Je sais que Dieu existe », c'est un imbécile qui a la foi ». La frontière entre agnosticisme et athéisme se fait poreuse. Beaucoup professent un agnosticisme interrogateur. Savons-nous accueillir les interrogations ?

Les uns et les autres nous sommes affrontés à la question du mal. « Où est Dieu ? », disent les uns. Le croyant aussi reçoit la question : « Où est-il ton Dieu ? ». Nous sommes appelés à faire route ensemble. L'erreur serait de camoufler notre foi. Et la pire erreur serait de brandir un discours



Paris - cathédrale Notre Dame : statue de la Vierge à l'enfant et « pilier de Claudel », second pilier à l'entrée du chœur, ou Paul Claudel retrouva brusquement la foi lors de la cérémonie des vêpres le 25 décembre 1886

qui ferait l'économie de l'humilité. Les évêques de France l'ont écrit en 1996 dans la *Lettre aux catholiques de France*: «*la réalité et le scandale du mal constituent l'épreuve principale de la foi en Dieu*». Tant et si bien que le penseur allemand Hans Jonas propose de réviser radicalement le concept de toute puissance.

Que peut-on dire de Dieu sinon que par rapport à l'histoire confiée aux hommes il s'est mis en retrait? Sans aller jusque-là, les chrétiens ont souvent privilégié des thèmes comme l'absence ou le silence de Dieu. Du côté des incroyants, l'horizon des recherches et des luttes n'est décidément plus, comme aux beaux temps du marxisme, «*les lendemains qui chantent*» ou «*le grand soir*». L'heure est moins à Prométhée qu'à Sisyphe. Nous sommes ensemble devant la question des engagements possibles et souhaitables, dans une société où en positif la chute du mur de Berlin (en 1989) et en négatif l'effondrement des tours de Manhattan (en 2001) nous révèlent la stupéfiante part de l'imprévisible.

Une douce illusion?

Face au mal les chrétiens ne sont pas condamnés au silence intégral. Il leur faut tenter de répondre à l'aveu d'un Bernard Kouchner: «*J'ai cherché Dieu dans toutes les horreurs et les trahisons du monde, et je ne l'ai pas trouvé*» (*Ce que je crois* - Editions Grasset). Il nous faut parler d'un Dieu qui ne veut pas le mal et qui est avec nous au cœur de ce mal. Tout en sachant pour notre part que les croyants sont accusés d'avoir remplacé par le recours à Dieu la douloureuse ignorance commune à tous ceux qui sont affrontés au mal. S'il est un accent particulièrement insistant dans la mise en cause de notre foi par l'athéisme contemporain, c'est l'illusion qu'elle est censée engendrer. Parmi les penseurs athées du XIX^e siècle, c'est encore Freud avec son «*avenir d'une illu-*

sion» qui a laissé le sillage le plus vivace. «*Cela m'aurait arrangé*», remarquait Bernard Kouchner au sujet de cette impossible foi en Dieu. André Comte Sponville note qu'il «*préfererait que Dieu existe*». Non sans ajouter: «*Or Dieu est d'autant moins vraisemblable qu'il est davantage désirable.*»

La foi est exigeante

Dans nos échanges avec des athées convaincus de notre «*douce illusion*», la seule manière juste de rendre compte de notre espérance, est de montrer que nous ne nous rallions pas à «*ce qui nous arrange*». La foi est exigeante. Notre savoir n'est pas absolu. Nous n'avons guère de trousseau de clefs ouvrant toutes les serrures. L'offre de Dieu correspond certes au désir le plus profond du cœur humain. Mais elle nous appelle à une purification incessante de notre désir. ▀

Gaston Piétri

La foi est exigeante. Notre savoir n'est pas absolu. Nous n'avons guère de trousseau de clefs ouvrant toutes les serrures.



▀ Abbatiale de Pontigny (Yonne) juillet 2005; Chaque été, la Mission de France propose à des jeunes de vivre leur foi dans un village de l'Yonne, Pontigny, en accueillant les touristes qui viennent visiter l'église de l'abbaye cistercienne fondée en 1114, et en leur faisant découvrir l'Esprit qui souffle dans ce grand vaisseau blanc. Ici, Ivan, 31 ans, agent administratif à l'Insee, à Besançon.